

# Préface

Avec ce livre, qui fait diptyque avec *Rennes, de Céline à Kundera*, paru en 2016, et triptyque avec *Le phoque de Flaubert*, paru en 2021, Georges Guitton prend définitivement place comme l'historien de la trace littéraire rennaise et, par-là, celui des relations qu'une ville entretient avec la littérature, sans oublier celles que la littérature entretient avec une ville. Il met à cette tâche les compétences associées du journaliste et du chercheur. Le second lui donne l'énergie nécessaire à un gros travail de documentation, qui atteint son sommet avec le chapitre consacré au supposé « Raoul de Navery » et qui suppose, pour commencer, que l'auteur lise ou relise la totalité des textes dont il peut penser qu'ils ont un rapport avec la ville en question. Le premier sait mettre tout son sens de la pédagogie et toute sa science du récit au service d'une histoire (*story*) complexe, voire compliquée, mais au contenu hautement significatif (*history*).

Il ressort de cette confrontation que le rapport d'un écrivain à une ville est essentiellement déterminé par sa biographie et celle-ci par les circonstances, qui font que Paul Féval, auteur populaire et prolifique, situe à Rennes l'intrigue d'une quinzaine de ses romans, en assortissant parfois ces références de réflexions pas sans finesse sur l'espace urbain ou l'esprit des lieux, alors que Raoul de Navery, autrice populaire et prolifique, s'y refuse absolument. L'explication est claire : le premier est Rennais de naissance et de jeunesse, il a aimé sa ville natale et lui est resté sentimentalement lié. La seconde n'y a résidé que quelques années, dont, pour des raisons intimes, elle ne pouvait guère conserver un souvenir heureux. Ce dernier cas se rapproche de celui, au *xx<sup>e</sup>* siècle, de Dominique Fernandez.

La dimension rennaise des sept autres auteurs ici expertisés se situera entre ces deux extrêmes. Chez eux le Rennes qu'ils nous décrivent – et qui est le Rennes qu'ils nous écrivent, puisqu'il ne s'agit jamais de la ville en elle-même mais de ce qu'ils en sélectionnent et ce qu'ils en imaginent – est un lieu de passage, ici de quelques jours, là de quelques années. Mais ce qu'ils nous en disent n'est pas sans importance, sur les deux plans où on les attend : le regard autobiographique et le regard social. On n'insistera pas outre mesure sur le premier, qui, à juste titre, intéresse les historiens de la littérature, les critiques littéraires et les lecteurs, ce qui finit par faire beaucoup de monde, surtout quand l'auteur s'appelle Chateaubriand, Dumas ou Flaubert. On s'attardera

plus ici sur la petite phalange – dont font sans doute partie celles et ceux qui me lisent en ce moment – composée des Rennais, de naissance et de cœur, curieux de découvrir l'image qui leur est ainsi renvoyée de ce qui est moins une géographie qu'une histoire, moins une nature qu'une culture.

Et c'est là qu'on lit entre les lignes de tous ces textes, entre les destins de tous ces témoins, ce que les travaux des historiens ont déjà repéré depuis quelque temps : capitale ou pas de la Bretagne – et, au fait, de quelle Bretagne ? –, Rennes est, en revanche, assurément, un chef-lieu, le lieu où siègent tous les pouvoirs officiels – le laïque et le religieux, le militaire et le civil, le judiciaire et le scolaire. Et ce n'est pas parce que dans les rues on croiera une proportion plus élevée que la moyenne de vestes d'officiers et de soutanes de curés que le fait mérite d'être noté, mais parce que cette concentration d'élites non de la fortune et de la propriété mais du diplôme et de la fonction ne peut pas manquer de laisser une marque sur les styles de vie, telles que le passager de quelques jours ou de quelques années peut les discerner. Ajoutons que la place croissante que tout au long de ce siècle va prendre dans cette ville l'institution scolaire et universitaire éclaire plusieurs de ces textes de la lumière bien particulière des « souvenirs d'enfance et de jeunesse » – pour parler comme le Breton Ernest Renan. C'est, à l'évidence, le cas pour, outre Féval, Chateaubriand, Leconte de Lisle ou Mirbeau, avec une mention exceptionnelle pour la figure extraordinaire d'Alfred Jarry.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que cette ville de collèges, de lycées et de facultés produise, à côté de ses grandes promotions de juges ou d'avocats, de séminaristes et de professeurs, une petite poignée de têtes brûlées, partagées entre révolution politique et révolution poétique. Puisque parler de Rennes est synonyme de parler de sa jeunesse, entre nostalgie et frustration, puisque la distance temporelle déforme les perspectives, l'évolution de l'individu qui s'écrit lui-même ignore souverainement les contradictions. Ainsi les anciens camarades de Chateaubriand qui, à la veille de la Révolution, participent à l'agitation des partisans des « libertés bretonnes » contre le pouvoir central sont-ils les mêmes qui rejoindront par la suite les rangs royalistes contre la République (« Je suis royaliste par désespoir de ne pouvoir être républicain » proclamera le vicomte), ainsi l'ancien fourériste Leconte de L'Isle de l'époque rennaise se transformera-t-il en chantre de l'Art pour l'Art. Reste que c'est bien à Rennes, et dans un établissement scolaire, que va naître, à la fin de ce siècle, le mouvement culturel le plus radical qui soit, métamorphosant le genre convenu du souvenir d'enfance pour le transmuier en expérience des limites.

Alfred Jarry – puisque c'est évidemment de lui qu'il s'agit – n'est pas né à Rennes mais à Laval et c'est en ancien élève du lycée de Saint-Brieuc qu'il entre, à l'automne 1888, à celui de Rennes. Mais ici tout bascule dans l'unique. La geste du Père Heb – Ébé, Ébance, Ébouille, etc. –, que Jarry découvre en arrivant avenue de la Gare, deviendra, magnifiée par lui, le seul exemple d'un mythe appelé à devenir mondial dont l'origine soit à rechercher dans

l'imagination fertile d'une société de potaches, synthétisée par le seul d'entre eux qui décidera souverainement d'être, pour reprendre le programme de Jacques Rigaut, « sérieux comme le plaisir ».

Quittant Rennes trois ans plus tard pour rejoindre la capitale, Alfred, dandy pur et parfait, va s'acharner à faire de sa vie une œuvre d'art, à ses risques et périls. Lancé dans l'avant-garde parisienne à une époque où Paris est plus que jamais la Ville Lumière il va livrer à la postérité un modèle difficilement dépassable d'existence provocante et d'essence hétérodoxe. Le plus remarquable dans cette histoire est que, plus d'un siècle après sa mort physique, ce modèle continue d'inspirer de nombreux écrivains, des artistes de tous les arts et, sommant l'ensemble, la grande famille du Collège de 'Pataphysique et des « ouvroirs » (celui de littérature potentielle, Oulipo, est le plus connu) qui lui sont associés. Bref : il ne faudrait pas beaucoup solliciter l'histoire, que Georges Guitton mobilise si bien, pour arriver à cette conclusion, on ne peut plus objective : des Cordeliers de 1788 au Lycée de 1899 en passant par le théâtre des Phynances du Faubourg de Paris, c'est à Rennes que « ça se passe » puisque c'est à Rennes que tout s'annonce : la Révolution française et la réhabilitation de Dreyfus comme la mythologisation de Félix Hébert en Père Ubu.

En 1968 – autre date historique – le lycée de l'avenue Janvier perdit brutalement le nom prestigieux du premier héros de ce livre : le « lycée Chateaubriand » se trouva rétrogradé à l'état de lycée anonyme. Le signataire de ces lignes entreprit alors une petite campagne mettant en avant les deux seuls noms rennais qui, à ses yeux, pouvaient laver cet affront : Alfred Dreyfus, Alfred Jarry. Dans son for intérieur le provocateur savait déjà que Jarry, bon élève déguisé inexactement en cancre, mais, assurément, persécuteur de professeur, serait, au fronton de l'établissement, un maître dangereux pour les détenteurs de l'autorité du Savoir, alors que le pauvre Dreyfus, définitivement costumé en bouc émissaire, pourrait toujours servir de modèle à un professeur de philosophie de classes terminales. On transigea donc, et le lycée devint Émile-Zola. Ainsi vont la mémoire collective et la religion culturelle, ainsi va l'histoire d'une ville transposée en roman : comme le Dieu d'un fameux proverbe portugais cette histoire-là « écrit droit avec des lignes courbes ».

Pascal ORY  
de l'Académie française.